

# Les faits parlent-ils d'eux-mêmes ?

« Les faits parlent d'eux-mêmes » est un dicton, un lieu commun, expression de la supposée sagesse populaire. Le propre du lieu commun est de se présenter comme une vérité indiscutable, presque un dogme. La question posée nous invite à en donner l'explication, la justification et la critique.

Le dicton est un appel à l'évidence du fait contre les analyses arbitraires. Il veut dire « c'est ainsi », « voilà ! » et contient une critique implicite de l'intellectualisme des commentaires qui se perdent dans les détails et les idées. Il peut être dit après l'exhibition d'une photographie, le passage d'un document filmé, voire l'énoncé brut d'un phénomène. Comme tout énoncé public, et le dicton en est un par définition, il en appelle au bon sens des interlocuteurs-spectateurs et dénonce l'inutile complication des « spécialistes », Il invite à la reconnaissance d'une réalité objective au-delà de tous les discours que l'on pourra établir sur elle. Il manifeste en fait une sorte de scepticisme à l'encontre du langage qui obscurcit au lieu de clarifier et complique au lieu de simplifier. Si les faits parlent d'eux-mêmes, eh bien laissons-les parler, ne leur coupons surtout pas la parole !

Imaginons la frustration d'un lecteur de journal ou d'un spectateur de journal télévisé à la réception d'une litanie de commentaire si au préalable le fait ne lui a pas été communiqué. En fait, à bien réfléchir, c'est à peu près ce qui se passe : le fait, comme la statue de Glaucus méconnaissable après des siècles dans le fond de la mer, a été recouvert ; on ne sait plus, on n'a jamais su en quoi il consiste, on a parlé sur lui. Il serait aisé de donner des exemples de cette fâcheuse tendance qui aboutit à rien moins qu'à l'oubli de la réalité objective. La philosophie qu'implique le dicton est réaliste, anti-idéaliste, elle veut que l'homme se soumette aux choses (les faits) et non qu'il les soumette à lui. Ce point de vue a de bons arguments pour lui, mais n'est pas à l'abri des critiques.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un fait ? Il en est des multitudes : faits humains ou naturels, historiques, physiques, artistiques, etc. Le passage d'une comète est un fait, la prise de la Bastille aussi, la silhouette penchée de la tour de Pise aussi. A son tour, chaque fait en contient une multitude : le 14 juillet 1789, une foule de Parisiens, dont chacun pourrait constituer un fait, s'empara des armes entreposées dans la forteresse de la Bastille, qui servait de prison d'Etat. Tous les mots échangés, tous les actes accomplis durant cette journée mémorable sont des faits, la plupart d'ailleurs nous sont inconnus et le resteront à jamais. A partir de cet exemple, le problème prend toute son ampleur, car si nous avons cité la prise de la Bastille comme un fait, c'est par habitude, presque par paresse — parce qu'il s'agit d'un événement historique que tout le monde connaît.

Maintenant, si nous nous représentons ce qui a pu se passer durant cette journée, ce n'est pas à un fait que nous avons affaire mais à cent mille ; de plus, et la chose pour le coup devient paradoxale, aucun de participants de cette journée ne prenait la Bastille - en ce sens qu'aucun d'entre eux n'avait l'intention ni même la conscience d'abattre un symbole de l'Ancien Régime, ce pourquoi le 14 juillet 1789 est devenu fête nationale. Il y avait moins de dix prisonniers à la Bastille, en fait (c'est le cas de le dire !) de symbole d'arbitraire royal, on a fait (c'est encore le cas de le dire !) beaucoup mieux... Il y a donc pour nous un fait dont on peut dire à bon droit qu'il n'a pas existé au moment où il s'est déroulé !

Prenons un autre exemple tiré non plus de l'histoire mais de la nature : la pomme de Newton. C'est sans doute une légende (colportée par Voltaire) mais peu importe ici. Il est tombé sur terre des millions de pommes avant Newton, mais avant Newton personne, pourrait-on dire, ne l'avait remarqué ou plutôt personne n'avait pensé que ce pouvait être un fait à expliquer (excepté des philosophes comme Aristote, lequel en donne une explication fausse). Aristote pensait, comme presque tous ses contemporains, que la Terre est le centre du monde et que tout corps est attiré vers le centre comme vers son lieu naturel. Newton posera au contraire en principe que tous les corps s'attirent mutuellement. Autrement dit, la chute d'une pomme est devenue un fait pour Newton, parce que lui le premier y a décelé un problème à résoudre ; avant lui, on ne le voyait simplement pas.

Ainsi comprend-on la formule, paradoxale en apparence, du mathématicien Henri Poincaré « Les faits sont faits ». Ce qu'il voulait dire, c'est qu'il n'y a de faits que pour un observateur, que celui-ci peut les provoquer, voire les inventer. Imaginons une tribu éteinte dans le passé sans laisser aucune trace pour la mémoire des hommes, ou des grandes collisions d'étoiles lointaines : ce ne peut être des faits. Des sondes spatiales prennent automatiquement, grâce à leurs appareils de bord, des millions de clichés. Aucun d'entre eux ne pourra constituer l'image d'un fait tant qu'elle n'aura pas été vue par un œil humain et considérée par un esprit humain. L'expérience commence avec l'observation, ou celle-ci est une activité à part entière, et non un simple enregistrement : observer c'est distinguer, critiquer, comprendre déjà.

C'est pourquoi la tripartition traditionnelle qui prétendait décrire la méthode expérimentale (premier temps : l'observation ; deuxième temps : la formulation de l'hypothèse ; troisième temps : la vérification de l'hypothèse et l'énoncé de la loi) a quelque chose d'artificiel : comment, en effet, observer le moindre phénomène si déjà le regard informé n'a pas remplacé la simple vue empirique des choses ?

En outre, l'observateur ne se contente pas d'enregistrer mentalement le « fait », il le provoque. Les sciences expérimentales sont coutumières du fait : il est souvent malaisé, voire impossible, d'observer le fait *in situ*. On le reproduit en laboratoire. Mais toute reproduction est dans une certaine mesure une production : une expérience de laboratoire est un artifice. Là encore se vérifie la pensée de Poincaré.

Une expérience, même lorsqu'elle paraît être l'image de la réalité « telle qu'elle est » est toujours une abstraction (en quoi elle se révèle, d'ailleurs, comme un véritable travail de la pensée). Ainsi, lorsque l'on teste sur des animaux l'efficacité d'un nouveau vaccin, les agents infectieux leur sont inoculés d'une manière fort étrangère aux voies naturelles. C'est pourtant par ce détour que le mécanisme de la vaccination peut être compris.

Troisième étape (nous suivons ainsi les progrès des sciences expérimentales), les faits sont *inventés* et non plus seulement observés ou reproduits. Ainsi les manipulations génétiques mettent-elles en évidence des processus biologiques que la nature même n'avait pas mis au jour. Ainsi a-t-on *fabriqué* des éléments - plus lourds que l'uranium - que la nature n'a pu, pour des causes physiques objectives, produire et compris par ces phénomènes *inventés*, des mécanismes qui autrement nous seraient restés cachés.

Il n'y a pas de fait sans analyse, que ce fait soit historique ou naturel, physique ou biologique. Un fait est muet ; s'il parle, c'est aux oreilles seules de ceux qui lui prêtent leur voix. Imaginons un néophyte dans un laboratoire de biochimie : il n'y verra rien car il n'y comprendra rien. Si les faits parlaient d'eux-mêmes, il n'y aurait pas cette situation (banale au demeurant dans tous les domaines) d'ignorance et d'incompréhension devant les faits.

Contrairement à ce qu'une conception magique, ou poétique, du réel pourrait laisser croire, les faits ne parlent pas, ils se contentent d'exister, quand ils existent, et ils n'existent que par et pour nous. Hegel plaçait l'éternelle impassibilité des montagnes très loin derrière la plus humble manifestation de vie et de pensée. Car avec les montagnes, on ne peut que rester stupéfait et répéter : « c'est ainsi ! »

Il existe un véritable devoir d'intelligence en vertu duquel il ne nous est pas possible de rester hébété devant des faits et de répéter « cela est ainsi ! ». C'est pourquoi Platon et Aristote ont vu dans la philosophie la fille de l'étonnement. « La nature ne dit pas la vérité et elle ne ment pas, elle signifie. » (Héraclite) L'interprétation n'est pas un épiphénomène qui viendrait parasiter une réalité qui n'aurait nullement besoin d'elle pour être ce qu'elle est. Elle est bien plutôt ce qui va hausser une réalité jusqu'alors indiscernable à la dignité d'un fait et le charger d'un sens qu'il n'aurait jamais eu sans elle. C'est pourquoi il n'y a de fait que par et par la pensée, et s'il existe, malgré tout, des faits inconscients, ce ne peut être que dans la mesure où, plus tard, une conscience les assumera comme tels.

Or la relation que nous, êtres parlants et pensants, nous avons au monde, est tout entière structurée par l'interprétation. Tout a déjà été dit et perçu avant que moi, je puisse le dire et le percevoir. Le monde, qui est la totalité virtuelle des faits, est un monde *commun*, surchargé de signes, de sens et de valeurs, un monde dans lequel je dois trouver place avant éventuellement d'y faire la mienne.

Le dicton est d'autant plus malvenu que ceux qui l'énoncent ne manquent jamais d'y insérer leur commentaire. Et même si aucune parole sur le fait n'est dite, le fait de dire que la parole appartient au seul fait est une manière tyrannique de conduire une seule interprétation. Dire « les faits parlent d'eux-mêmes », c'est, sous couvert de liberté respectée, interdire la libre interprétation. Ce dicton est donc un attentat contre l'esprit et doit, comme tel, être dénoncé.